

"Aujourd'hui, le doute disparaît. C'est le prêt-à-penser qui domine"

Vous dites souvent: "Il faut réconcilier la famille politique et la famille spirituelle". Est-ce possible? Cela me paraît être une des voies de galvanisation, de synergie de toutes les transformations. Historiquement, les forces politiques ont beaucoup travaillé à changer le monde. Cela a donné des luttes pour les droits: liberté, égalité, fraternité. Je pense qu'aujourd'hui, cet engagement politique restera impuissant s'il n'est pas associé à un engagement intérieur. C'est en ce sens que j'appelle les méditants à militer et les militants à méditer. Ceux qui cherchent en eux-mêmes une ressource intérieure doivent la mettre à disposition de la transformation du monde. À eux, je dis: sortez de chez vous, ne restez pas assis sur votre coussin de pleine conscience. Comme disait Gandhi: "Sois le changement que tu veux dans le monde". C'est une des clés si nous voulons donner une masse critique suffisante aux forces de transformation.

L'objectif est de remettre le spirituel au cœur de la vie. Pour accomplir ces changements, l'école et l'éducation ont un rôle essentiel... Evidemment. Mais l'école en France est dans une crise profonde. Dans le livre *Grandir en humanité* que j'ai écrit avec Philippe Meirieu, nous avons repris des considérations évoquées par Michel Serres dans son livre *Petite Poucette*. Si l'école est en crise, comme beaucoup d'institutions de savoir et de pouvoir, c'est que leur action est court-circuitée. Auparavant, entre un élève et le savoir, il y avait la médiation de l'école, de la bibliothèque, l'université, toutes ces institutions détentrices du savoir et d'un certain pouvoir. Internet a court-circuité cela: quelqu'un qui est suffisamment habile

pour surfer intelligemment sur le Net peut devenir un autodidacte dans à peu près n'importe quelle discipline. Ce que seront peut-être les prochaines générations. Reste une question cruciale: est-ce que cela supprime le rôle de l'école et la position du professeur ou du maître? Non. Cela nous appelle à devenir des petits Socrate. Il y a une illusion pour l'enfant ou l'adolescent à penser que puisqu'il accède au contenu d'Internet, il va pouvoir se forger tout seul. Non. Il a besoin qu'on l'aide à acquérir l'esprit critique, le discernement nécessaire pour pouvoir s'orienter seul dans la pensée et sa navigation sur le web. Le maître, qui était le sachant, le détenteur du pouvoir, est de toute évidence très largement

"J'appréhende la mort car cela signifie la perte des êtres chers. En même temps, je l'attends: ce sera une délivrance, un beau passage. Je vais pouvoir rentrer à la maison..."

détrôné, mais il ne devient pas inutile pour autant, à la condition qu'il comprenne que son rôle a muté. Cela lui permet de redécouvrir ce qu'est essentiellement un maître: non pas quelqu'un qui transmet des savoirs mais qui permet de douter. Il doit dire à l'adolescent: tu as trouvé plein de choses, mais qu'est-ce qui te permet de savoir que tu as accédé à la vérité? N'est-elle pas un peu plus loin, cachée par des éléments de communication, de langage?

Il faut donc enseigner le doute... Aujourd'hui, le doute disparaît. C'est le prêt-à-penser qui domine. Le maître devient un anti-maître: il ne dit pas "voilà la vérité je te la donne" mais "fais attention". Il faut donc apprendre à apprendre et apprendre à douter. C'est donc au final une bonne nouvelle pour l'école. Mais c'est toute la représentation de la figure d'autorité qu'il faut interroger. Il doit être au service de l'éclosion en chacun de sa propre pensée, de la capacité à être

libre et à faire ses propres choix de vie. Le maître, ce n'est pas quelqu'un qui remplit l'âme, c'est quelqu'un qui la vide, qui déconstruit les certitudes et qui rend son disciple perplexe pour que celui-ci n'ait plus aucun appui ni mental ni extérieur mais qu'il apprenne à penser à partir de son intériorité la plus profonde. C'est un maître qui libère, pas un maître qui impose.

Comment vous ressourcez-vous? Avec mes enfants. Parce que ce sont "mes" enfants que j'aime. Mais aussi parce que ce sont "des" enfants. Ils sont dans cette spontanéité, dans cette confiance, dans le présent. L'enfant, c'est Adam au jardin d'Eden. De manière plus constante, mon ressourcement est permanent: c'est l'habitude de la vie spirituelle qui remonte à mon enfance avec ma mère.

En qui, en quoi croyez-vous? En la vie, en l'être humain. Je crois aussi en l'harmonie. Malgré tous les désordres et les injustices innombrables, insupportables, je pense que le cosmos est en ordre, ce n'est pas juste un amas de particules.

Pensez-vous à la mort, parfois? Oui, je pense à la mort.

Qu'y a-t-il après la mort? La vie éternelle. Mon sentiment est paradoxal. J'appréhende la mort car cela signifie la perte des êtres chers, ne plus être physiquement avec les autres. En même temps, je la désire, je l'attends: ce sera une délivrance, un beau passage. Je vais pouvoir rentrer à la maison...

Êtes-vous un homme heureux? Dans le fond, oui.

→ L'entretien complet sera à découvrir ce dimanche sur *lalibre.be*

Du côté de chez Proust

- Quelle est votre vertu préférée?** La droiture.
- La qualité que vous préférez chez un homme?** L'humour.
- Chez une femme?** L'humour.
- Votre principal défaut?** L'enthousiasme.
- Votre principale qualité?** L'obstination.
- Votre rêve de bonheur?** La tranquillité.
- Quel serait votre plus grand malheur?** L'agitation perpétuelle.
- Votre auteur préféré?** Le sage indien Ramana Maharshi.
- Votre compositeur préféré?** La musique classique de l'Inde.
- Votre héros préféré dans la fiction?** Don Quichotte.
- Qu'est-ce que vous détestez par-dessus tout?** La médiocrité.
- Quel est le don que vous auriez aimé avoir?** Être un très grand joueur de rugby.
- Comment aimeriez-vous mourir?** Comme je mourrai.
- Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence?** N'être qu'humain, trop humain.
- Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire?** Rien de trop.



"Il est temps que l'islam regarde ses démons", souligne Abdennour Bidar.



François Cheng

"Une longue route pour m'unir au chant français" (Albin Michel 2022)

■ La langue française est difficile d'accès, mais d'une très grande beauté, soutient l'écrivain François Cheng, d'origine chinoise. La subtilité de sa syntaxe et de son vocabulaire est le lieu même de notre liberté.

Protégeons les nuances grammaticales du français

Dans cette immense nef de métal, de marbre, de pierre, de bois et de papier "il n'y a que l'odeur entêtée des livres, les visages concentrés des lecteurs, les gestes feutrés des employés". Attablé sous le halo d'une ampoule, un petit homme venu de loin dévore des piles d'ouvrages. Stendhal, Verhaeren, Hugo, Nerval, Zola... rien ne résiste à sa frénésie. Nous sommes à la fin des années quarante et le jeune François Cheng, réfugié dans la bibliothèque Sainte-Genève à Paris, avance dans des lectures enfievrées. Il entame son apprentissage du français, mais refuse autant que possible d'avoir recours au dictionnaire posé à côté de lui. "L'important, confie-t-il, est que s'offrent à moi les mots dans leur vivante plasticité, chargée d'une sonorité, d'un parfum, d'une saveur inconnus, magiques."

En retraçant dans son dernier livre la longue route qui lui permit d'atteindre les sommets de la langue française, l'écrivain et académicien François Cheng narre une véritable aventure personnelle et témoigne d'un regard amoureux posé sur la culture francophone. Sans doute cet ouvrage n'est-il pas le plus prioritaire pour qui voudrait découvrir l'essayiste, romancier et poète d'origine chinoise, mais on se laisse néanmoins rapidement happer par sa vie de rencontres et le dialogue incessant qu'il tisse entre la pensée chinoise et la culture occidentale, l'une révélant l'autre.

Sous sa plume, la beauté, les spécificités et les grands traits de la langue française se dévoilent magnifiquement. Ce qui la distingue, souligne-t-il, c'est d'abord la subtilité de son vocabulaire. "Il n'existe pratiquement pas de parfaits synonymes en français, la précision de chaque mot et de son exacte nuance exige de la part du locuteur une connaissance sûre. Ensuite, la rigueur de la structure: le français dispose d'une série d'éléments pronominaux tels que 'dont', 'en', 'y', 'auquel'..., lui permettant une syntaxe resserrée et concise, délestée

de répétitions et de redondances; c'est cette structure qui lui confère une qualité de distinction et d'élégance, laquelle entraîne chez le locuteur un souci inné, celui du style. Le troisième trait est le plus difficile à acquérir: tous les grands écrivains s'y emploient: du souci du style naît une alchimie faite de combinaisons d'images frappantes ou d'idées essentialisées, de dessins à la ligne épurée [...] grâce à quoi le langage monte un étage d'où le locuteur jouit d'une vue synthétique sur la chose dite."

Pour échapper au néant En 1977, le philosophe Roland Barthes jetait le doute sur la langue, la ju-

"Il n'existe pratiquement pas de parfaits synonymes en français, la précision de chaque mot et de son exacte nuance exige de la part du locuteur une connaissance sûre."



geant inapte à rendre l'homme libre, la considérant comme un carcan de mots, de règles et de syntaxes. La langue "n'est ni réactionnaire ni progressiste, annonçait-il; elle est tout simplement fasciste; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire". Quelques années plus tôt, le philosophe allemand Theodor Adorno s'était engagé dans des doutes comparables, estimant "barbare" la volonté d'écrire un poème après Auschwitz. Aujourd'hui encore, pour d'autres raisons, la langue est accusée de discriminer et de soumettre. Et c'est à coups de points médians ou de suppression du passé simple qu'on veille à sa correction.

Qu'en est-il et ces doutes ne sont pas tous illégitimes, mais François Cheng invite à poser un autre regard sur la langue. C'est par elle, par ses sonorités, sa polysémie, sa souplesse, sa créativité que les hommes entrent en communion. C'est "seulement par la poésie, le Verbe le plus incarné, que les humains peuvent s'arracher à la vertigineuse pente qui les mène au néant". Le français est certes exigeant, continue l'auteur, mais c'est justement en cela qu'il est au service de la liberté et qu'il demeure un refuge pour l'esprit. Plus que toute autre langue, il possède "la qualité de la distanciation" qui ordonne et ajuste nos affects et nos sentiments spontanés une fois que nous devons le prononcer ou le poser sur le papier; qui ouvre une aire où le chant enfoui en chacun trouve enfin la chance d'éclorre.

Tel est le grand hommage dédié à la langue que livre l'académicien âgé de 93 ans. A son plus haut niveau, la poésie constitue une spiritualité, conclut-il en guise d'évidence. "Elle tend à l'esprit humain un miroir sans concession, par la vision de la vérité la plus pénétrante qu'elle projette; elle oblige [notre] esprit à évoluer, à s'élargir, à s'élever, et, en fin de compte, à se transcender."

Bosco d'Otreppe